Supplément au SOP n° 153, décembre 1990

ORTHODOXIE ET HISTOIRE AU MOYEN-ORIENT

Communication du métropolite GEORGES (Khodr), évêque du Mont-Liban, au 7ème congrès orthodoxe en Europe occidentale (Amiens, 1er-4 novembre 1990).

Document 153.A

ORTHODOXIE ET HISTOIRE AU MOYEN-ORIENT

métropolite GEORGES du Mont-Liban

L'espace orthodoxe dont je vais vous entretenir est celui de l'arabité sur lequel s'étendent le patriarcat de Jérusalem et celui d'Antioche ainsi que le siège d'Alexandrie, unis tous les trois culturellement par le fait d'une même langue. Les orthodoxes arabophones d'Egypte sont tous de souche syro-libanaise et ils s'y sont installés du fait de l'émigration. Nos coreligionnaires sur l'aire de ces trois sièges se considéraient jusqu'en 1918 comme des syriens d'expression arabe.

Mais je m'appesantirai plus particulièrement sur le témoignage de ceux qui vivent actuellement en Syrie et au Liban, les deux pays principaux du patriarcat d'Antioche appelé justement par un auteur contemporain l'Eglise des Arabes. Cela est d'autant plus légitime que cette Eglise semble, dans son renouveau, donner le ton à la vie ecclésiale de toute l'arabité orthodoxe.

Je vous parlerai surtout de ses souffrances, car il n'y a d'autre témoignage que celui de la Croix. Et vous appartenez tous, par le nom de chrétiens que vous portez, à cette terre puisque, comme le dit le livre des Actes : "c'est à Antioche que, pour la première fois, les disciples reçurent le nom de chrétiens" (XI, 26). C'est la liturgie de cette ville que porta saint Jean Chrysostome à Constantinople et qui fut diffusée dans toute la chrétienté qui lui est liée.

L'espace antiochien

L'aire antiochienne, si j'ose un paradoxe, n'est plus strictement un espace géographique. Elle couvrait au début du christianisme la province romaine de l'Orient, d'où le titre du patriarche : "patriarche d'Antioche et de tout l'Orient". La juridiction qui s'étendait jusqu'à Diar Békir en Turquie englobe toujours la Cilicie. Elle a intégré l'Irak, le Koweit, les émirats. C'est une étendue mouvante comme le sable du désert d'Arabie où quelques rares cités manifestent la vie. Phénomène citadin surtout et donc culturel.

Même quand nous pénétrons par les ermites les grottes de la Vallée des Saints, la Kadisha, au Liban, nous inscrivons sur leurs parois les versets des Psaumes et nous y peignons nos fresques. Phénomène multiculturel : nous usons successivement et parfois simultanément du syriaque, du grec et de l'arabe, parce que la population de souche araméenne passe à la culture hellénique avec l'armée d'Alexandre et s'arabise lentement, très lentement avec l'islam. C'est l'Orient syrien qui nous constitue et nous nous sentons plus, ainsi, appartenir à une histoire qu'à une terre. D'où l'acuité de la conscience dogmatique, du moins jusqu'au seuil de la crise libanaise actuelle qui sema, à ce niveau, la confusion dans beaucoup d'esprits.

Aucun des pays que je viens de mentionner n'est évoqué particulièrement quand il s'agit d'Orthodoxie antiochienne. Personne ne se qualifiera d'orthodoxe libanais ou d'orthodoxe syrien. Le sentiment national ou la loyauté politique n'effleure pas au seuil de la conscience

ecclésiale. La configuration ou les frontières d'un pays appartiennent aux accidents de l'histoire. Vous m'avez proposé de traiter de l'Orthodoxie et de l'Histoire. J'ai alors évoqué les propos d'un ingénieur de mon diocèse qui m'a dit un jour : "Monseigneur, vous habitez une petite ville bâtie sur une montagne sans véritable fondation puisque traversée de toutes parts par des eaux souterraines. Vous risquez un jour, non pas de mourir, mais de vous voir transporté dans votre maison ailleurs. Notre maison est l'Eglise et tout le reste est glissement."

Voilà pourquoi les sociologues américains qui étudient le Liban distinguent ceux de sa population qui constituent une secte et ceux qui forment une minorité. La secte dans cette acception désigne les maronites, les chiites et les druzes qui se sentent rivés à la terre libanaise; la minorité, par contre, libre du complexe minoritaire, se sait rattachée à un espace plus grand, je dirais : à une conscience historique plus profonde et, dans notre cas, à une sensibilité métahistorique.

Voilà pourquoi nous nous référons, quoiqu'individuellement, Libanais ou Syriens ou Arabes de Turquie ou résidents koweitiens ou émigrés à un concept d'Empire. Nous fûmes des impériaux à l'époque byzantine, sous les Arabes et sous les Ottomans. C'est ce même Croissant Fertile qui nous porte quel que soit l'envahisseur ou le pays auquel nous sommes rattachés. L'étranger passe en traversant la Vallée de Nahr el Kalb après avoir gravé son nom ou ses symboles sur le rocher. Il ne laisse dans notre mémoire que la blessure.

L'Empire reste le même eût-il change de titulaire. Je ne crois pas que la romanité de Rome ou de Constantinople ait formé la conscience des habitants de l'Orient syrien qui se sont accomodés plus tard de la présence ottomane qui fut au Proche-Orient beaucoup plus amère qu'elle ne l'a été dans les Balkans. Ce qui facilita les choses, c'est que le contenu de la romanité byzantine fut l'Orthodoxie; d'ailleurs, la philosophie politique de Byzance ignorait la notion de frontières qui changeaient au gré des guerres et elle se voulait en principe impériale et étrangère à la discrimination raciale.

On ne pouvait dans la floraison de cette prodigieuse littérature grecque, au milieu de la supériorité incontestable de Constantinople, ne pas mépriser le latin fruste ou ne pas constater l'accent syrien d'un saint stylite venu d'une de ces villes maintenant mortes de la Syrie du Nord en visite à la ville en même temps héritière de la Théotokos et de Platon. Aristote a été entendu, est toujours entendu dans son vilain propos : "Tout ce qui n'est pas grec est barbare". On lit moins la parole de la révélation : "Il n'y a ni grec ni barbare. Vous êtes tous un dans le Christ Jésus".

Il faut pourtant rappeler que dans les conciles oecuméniques on attendait les Orientaux, c'est-à-dire les Antiochiens, pour y mettre la paix. Pierre d'Antioche savait combien l'histoire serait dure si Michel Cérulaire devait consommer la rupture avec les Latins. Il essaya de l'engager à discuter avec eux à l'intérieur de l'Eglise. Il savait que la cruauté des temps était faite de faits divers comme le port de la barbe ou son contraire.

Il reste fort regrettable que l'Eglise n'ait pas prêté suffisamment d'attention à la diversité. Il a fallu quinze siècles aux chalcédoniens et aux non-chalcédoniens pour pouvoir rédiger, en septembre dernier seulement, un texte qui jeta les bases d'une unité réelle entre eux. Nous connaissons pourtant une douzaine d'auteurs arabes chrétiens qui ont compris l'unité de la foi entre ces deux familles d'Eglises. L'un d'eux, Abulfarage (Bar-Hebraeus), orthodoxe oriental comme on dit dans le jargon d'aujourd'hui, monophysite comme on l'appelait hier, a pourtant écrit au sujet de la conquête de la Syrie : "Le Dieu de la vengeance nous a délivrés des Romains

(entendez les Byzantins) par le moyen des Arabes. Cela ne nous fut pas d'un moindre profit que d'être sauvés de la cruauté des Romains et de la haine implacable qu'ils nous portent". La mémoire des Coptes est également endolorie du fait des persécutions subies à l'intérieur de la chrétienté.

Quant à nous, chalcédoniens des sièges de l'Orient, notre fidélité nous a mérité le sobriquet de "melkites" c'est-à-dire partisans de l'Empereur. A l'arrivée des Arabes, l'armée byzantine a livré la Syrie à son propre sort. Son hellénisation culturelle n'a pas suffi à la protéger. Elle était présente à l'Orthodoxie oecuménique, opposée avec elle au concile de Florence, témolgnant avec Dosithée de Jérusalem au XVII^e siècle contre l'uniatisme et devant la conscience de l'Orthodoxie russe et roumaine, toujours au XVII^e siècle, avec Macaire d'Antioche. Depuis la conquête musulmane, mais plus particulièrement après les croisades — période où nous avons définitivement été arabisés sur le plan linguistique — nous devenons cette chose fragile, douloureuse mais intimement mue par l'espérance de la Résurrection qu'est une Eglise des Arabes.

Le patriarcat de Jérusalem : les Palestiniens veulent des pasteurs

La fragilité nous atteint surtout quand nous nous confrontons dans la communauté ecclésiale à cause de notre mondanité. L'histoire retient surtout les contre-témoignages. C'est de l'intérieur de l'événement que les Eglises écoutent, selon l'expression de l'Apocalypse, ce que leur dit l'Esprit. Ici je me sens contraint d'évoquer les cas du patriarcat de Jérusalem. Comment traiter sereinement d'une situation où hiérarques et fidèles sont écorchés ? Nous avons, en Terre Sainte des orthodoxes palestiniens et jordaniens, donc des arabophones, dont les évêques sont tous des Grecs.

On remerciait les dieux dans l'Antiquité d'être né grec et non barbare. Le père Georges Florovsky a beaucoup insisté, comme vous le savez, sur l'hellénisme culturel du christianisme. Il est indubitable que la lecture du Nouveau Testament et de la liturgie dans l'original suscite une joie sans borne. Mais il est également indubitable que la réception de l'Esprit s'opère dans la prédication, l'enseignement qu'un pasteur qui ne possède pas la langue du pays ne saurait prodiguer. Or toutes les autres hiérarchies de Palestine : la latine, l'anglicane et la grecquecatholique, sont arabes.

A l'heure actuelle, le patriarcat de Jérusalem proteste avec véhémence contre le prosélytisme qu'exercerait l'Eglise catholique en Terre Sainte. La question qui vient naturellement à l'esprit est celle de savoir si cette situation n'est pas due en partie au divorce établi dans cette Eglise entre la hiérarchie et les fidèles. Ceux-là auraient été réconfortés dans leur lutte pour leur identité historique et culturelle dont l'absence s'est fait tellement sentir.

Il faut ajouter cependant que, depuis quelques années, les autorités religieuses se manifestent ensemble pour défendre les libertés. Si, bien avant de protester contre la mainmise de certains Juifs sur l'hospice Saint-Jean à Jérusalem, on avait montré le même intérêt à ces pierres vivantes qui forment le Temple de l'Esprit, l'Eglise de Jérusalem aurait été transfigurée.

La plaie est précisément celle-ci : que la Fraternité du Saint-Sépulcre, selon les canons locaux, fournit seule les évêques qui se considèrent surtout comme des custodes des Lieux saints. Les Palestiniens, eux, veulent des pasteurs. La fonction de custodie tenue par des moines étrangers exclut-elle nécessairement les Arabes de l'épiscopat ? Il appartient à la

conscience orthodoxe universelle d'en juger. On ne peut pas laisser à une Eglise autocéphale la liberté de mourir.

Dans la même logique, il n'est pas tolérable que les Eglises orthodoxes, quand il leur arrive de parler de la Palestine, se bornent à rappeler les droits du patriarcat de Jérusalem sur les Lieux saints comme si le drame de la Palestine était inexistant. Dans cette logique des choses, le discours orthodoxe en Terre Sainte est porté par le témoignage de ceux que la vie et la mort ont rendus éloquents; insister sur les Lieux saints au détriment de la vie spirituelle et du destin du peuple de Palestine c'est faire oeuvre de custodes, oeuvre qui consiste à perpétuer les conflits entre des Templiers de diverses obédiences. C'est reconnaître un compromis par lequel les Eglises se sont partagé la tunique du Seigneur pour garder chacune jalousement le morceau qui lui fut dévolu par les pays très séculiers qui ont rédigé le traité de Berlin qui consacre le partage des sanctuaires.

Il est impérieux que le peuple chrétien de Grèce mette en question le messianisme impliqué dans la situation orthodoxe en Terre Sainte. Les cultures ne sauraient être christianisées que par le baptême, c'est-à-dire d'abord par une mort. C'est dans une conversion véritable que cette opposition tragique et absurde entre les fidèles de Jérusalem et leurs pasteurs prendra fin. Car le véritable problème n'est pas celui d'une incompatibilité entre Grecs et Arabes mais dans celle de deux désirs : celui, pour les laïcs, d'avoir des pasteurs qui aimeraient paître et celui des pasteurs de se vouloir surtout les portiers sublimes et dévoués des sanctuaires.

Certaines solutions peuvent être envisagées dans la soumission filiale, la tendresse des pères mais toujours dans le cadre d'une vie pastorale saine et épanouissante. Le patriarcat avait déjà élu un évêque arabe, Syméon. Le sacre d'un ou deux évêques palestiniens cultivés manifesterait l'ouverture du patriarcat à un renouveau. Des signes de vie monastique chez les Arabes sont déjà visibles. Puisse-t-on ne pas éteindre l'Esprit! Ceux de ces moines grecs remplis du Saint-Esprit et qui adorent le Seigneur dans la quiétude et la paix du Mont Athos, cette Eglise du Saint-Esprit qui pérégrine dans les lieux bénis de l'Hellade, les théologiens laïcs profondément inspirés, certains représentants si fins de la diplomatie grecque pourraient être, dans l'amour et l'humilité, les arbitres de cette situation afin que la Palestine se sanctifie par des hommes devenus nouveaux.

Avant de laisser ce chapitre sur la Palestine, je voudrais vous rappeler que la clef du Saint Sépulcre est tenue par un portier musulman. L'image est celle de la paix entre les chrétiens affirmée et consolidée par l'islam. Des conflits entre chrétiens dès avant Muhammad, le Coran se porte témoin : "De ceux qui disent "nous sommes chrétiens", nous avons reçu alliance. [Toutefois] ils ont oublié une partie de ce par quoi ils ont été édifiés et nous avons excité entre eux l'hostilité et la haine jusqu'au jour de la Résurrection" (Sourate V, 17/14, traduction de Blachère).

Il semble établi que les chrétiens de Syrie aient accueilli les Arabes. Peut-être n'imaginèrent-ils pas la différence d'envergure qu'il y avait entre cette vague d'Arabes et les razzias précédentes de Bédouins. Ils se sont aperçus que parmi les conquérants, on trouvait des tribus chrétiennes. Qu'est-ce qui unissait ces populations religieusement diverses dans l'opposition à l'Empire, cet héritage de Dieu ? Il est probable que l'islam, comme cela fut proclamé plus tard, fut considéré par eux comme une hérésie chrétienne. Personne ne pouvait, dans la chrétienté, concevoir la possibilité d'une religion tout autre et pourtant enracinée dans un

monothéisme farouche, une religion nettement universaliste, qui sortait des déserts pour convolter les cités, s'y installer, s'y instruire en toute humilité.

Le Croissant fertile tout entier christianisé, offrait ses richesses, sa culture, un art très raffiné. La philosophie grecque, connue par les chrétiens de Damas, forma le début de la réflexion théologique en islam. L'Arabe chercha avec l'avènement des Ommeyades à devenir Syrien dans son esprit et un gouvernement ouvert aux autochtones, et se laissa intimement influencer par eux. La tension parut plus tard avec les Abbassydes quand l'islam prit un visage persan et turc. Une certaine complicité unit les Arabes et les populations chrétiennes arabisées, à cause de l'esprit de domination qui inspirait les musulmans non-arabes.

Les chrétiens dans la société islamique

Deux principes géraient la société islamique : celui de l' Ummah et celui de la dhimmitude son corollaire. L' Ummah est semblable à l'Ecclesia juive, communauté englobante fondée dans la parole de Dieu, basée sur la shari'ah, sur la loi inspirée, les préceptes canoniques qui règlent la vie de l'homme tout entière aussi bien religieuse que temporelle, din et dunia, religion et monde. La structure de l'Etat est une des constituantes de l'islam. Voilà pourquoi il ne connaît pas la notion moderne de la nation basée sur la citoyenneté, même si des tentatives trouvées dans la réflexion moderne, surtout en Egypte, vont dans ce sens ou si la forme démocratique a été adoptée par certains Etats musulmans. La souveraineté appartient à Dieu qui a légiféré une fois pour toutes. Voilà pourquoi, en principe, on ignore la vie parlementaire basée sur la loi faite par les hommes. La réalité peut être différente mais l'incohérence est un fait habituel dans la vie politique des pays islamiques.

Il est normal donc que les monothéistes juifs et chrétiens soient en dehors de l'Ummah. Ils restent pourtant les "protégés de Dieu, du Prophète et des croyants". Ils ne sont pas des exclus. L'islam leur reconnaît un statut théologique et légal. L'islam fut la seule société dans le monde civilisé à avoir reconnu aux autres une présence non seulement tolérée mais fondée dans la Parole de Dieu. Christianisme et judaïsme restent des religions révélées même si elles furent altérées par leurs adeptes et si la Thorah fut falsifiée par les juifs et l'Evangile faussement interprété par les chrétiens, lu comme fondant la divinité de Jésus. Ce régime de la dhimmitude est défini par le verset 29 de la Sourate IX: "Combattez ceux qui ne croient point en Allah, ni au Dernier Jour, ne déclarent pas illicite ce qu'Allah et son Prophète ont déclaré illicite, ne pratiquent point la religion de Vérité, parmi ceux qui ont reçu l'Ecriture, [Combattez-les] jusqu'à ce qu'ils paient la jizzha (la taxe), en personne — an 'yadin — et alors qu'ils sont humiliés".

Malgré quelques commentaires isolés, l'interprétation qui prédomina est que l'humiliation est inhérente au statut de chrétien en tant que tributaire. Il faut pourtant affirmer que ce régime ne fut pas toujours appliqué, qu'il disparut de la législation ottomane dès le milieu du XIXe siècle lorsqu'apparut la législation civile avec la notion de citoyenneté. D'après le fiqh, la jurisprudence coranique dans le monde est régie par la Parole de Dieu et il est normal que le non-musulman ne soit pas l'égal du musulman. L'islam ignore les droits de l'homme et du citoyen. L'homme est régi par sa loi religieuse qui en fait un membre d'une communauté liée à Dieu par la révélation mosaïque ou celle donnée à Jésus. Ce qui nous paraît comme des mesures de discrimination, comme le port d'un habit spécial ou l'habitat, marquent chez le juriste musulman l'idée que les non-musulmans sont distincts et doivent être protégés par des marques qui leur sont propres.

Dans la réalité des choses et malgré l'interdiction faite aux chrétiens de construire des églises et de lire le Coran, nous avons, dans presque toutes les périodes de l'histoire, érigé nos sanctuaires et nos théologiens, nos écrivains ont toujours appris le Livre sacré de l'Islam à telle enseigne que nous dominons nettement en Syrie et au Liban, et à une époque récente en Egypte, la scène littéraire. Les grands auteurs du réveil littéraire du siècle dernier et des débuts du siècle, ceux que l'on lit chez nous comme au Maghreb, sont surtout des chrétiens. Leur souffle chrétien passe chez les poètes de la révolution palestinienne et chez certains Irakiens, tous musulmans.

Ce régime de la dhimmitude n'a pas empêché la naissance d'une littérature théologique abondante en langue arabe. Une histoire de la littérature chrétienne arabe en sept volumes répertoriant la plupart des auteurs de toutes les Eglises orientales fut écrite en allemand par le jésuite Georg Graf et doit paraître bientôt en traduction.

Il était normal que nous ayons vécu à travers tout l'Orient dans des quartiers chrétiens autour des églises. Jusqu'à la génération de mon grand-père, nous nous considérions comme des moines, participant aux offices et assistant aux matines et à vêpres tous les jours, aux offices du carême, observant strictement les jeûnes et gardant le dépôt de la foi. L'histoire se faisait alors sans nous jusqu'à l'éclosion du nationalisme arabe ou du nationalisme syrien que nous avons suscités. L'histoire passait et nous demeurions dans la conscience de Dieu. On nous disait les protégés des musulmans mais nous habitions les cieux. Il nous importait peu de parler. Siècle après siècle, nous avons lavé nos vêtements dans le sang de l'Agneau. Bientôt, dans une session synodale consacrée à des canonisations, nous évoquerons ces martyrs qui nous permirent de vivre, malgré les offenses subies, dans la dignité de l'appartenance au Christ.

Un martyr non-sanglant dominait la vie religieuse dans un grand abandon à Dieu dans la quête des commandements. Un style conservateur lié à un moralisme étroit allaient de pair avec un goût prononcé pour la liturgie et la prière spontanée. C'est ainsi que j'ai été formé par ma tante paternelle complètement illétrée mais savante. Veuve dès l'âge de trente ans, elle vécut comme tant de représentants de sa génération dans une exigence morale stricte, le culte du vrai et une attention soutenue envers le prochain. Cette femme se laissait conduire sans hésitation par la Parole, l'Eglise étant pour elle la seule source de la joie et de la beauté.

Si nous avons vécu sub specie aeternitatis, nous n'avons pas manqué d'être présents directement à l'histoire. L'exemple de saint Jean Damascène est ici éclairant. Je ne saurais être plus explicite qu'en vous citant H. W. Haussig, dans son livre sur l'histoire de la civilisation byzantine : "Le grand théologien de l'Eglise byzantine de l'époque, Jean Damascène, avait été un des hauts fonctionnaires des califes ommayades avant de quitter le palais de Damas pour une cellule dans le monastère de Saint-Sabas, près de Jérusalem. Le calife, qui appartenait à la noble famille des Ummaya de la Mecque et dont l'horizon politique était limité aux rivalités tribales du Hidjaz, n'était pas préparé à comprendre la politique mondiale de la Méditerranée. Il n'était pas habitué à de tels espaces. Ce furent les hauts fonctionnaires chrétiens de Syrie, à la cour du souverain arabe, qui conduisirent en son nom les affaires internationales. A leurs yeux, la domination de l'empire du monde, qu'il fut romain ou arabe, était indissolublement liée à la possession de sa capitale, Constantinople. Ce fut donc surtout vers cet objectif que partirent les attaques des Arabes. Ainsi fut construite une puissante flotte ommeyade dont la mission première était la conquête des îles grecques.

"Pour les conseillers chrétiens de Syrie auprès du calife, le bassin de la Méditerranée était le centre du monde. Aussi, d'après leurs plans, les attaques arabes suivirent-elles les côtes méditerranéennes. L'objectif premier de leurs campagnes fut de conquérir la côte septentrionale de l'Afrique jusqu'au détroit de Gibraltar, puis l'Espagne et enfin la Gaule. C'était exactement la reconquête de l'ancien Imperium romanum, non par Byzance, mais par Sfax. Le calife devait donc conquérir cette capitale pour pouvoir espérer, en place du basileus, gouverner l'oikouméné (c'est-à-dire le monde entier alors connu)." Il n'y a pas, vu les signes des temps, une opposition à l'islam politique, encore moins une loyauté à l'égard d'un Etat chrétien. Seul compte le royaume de Dieu à travers toutes les vicissitudes de l'histoire. Cela est d'autant plus paradoxal que saint Jean Damascène découvrit sur le tard l'erreur musulmane, qu'il écrivit un dialogue apologétique avec un Sarrazin. A-t-il été déçu par son option politique ? Il a certainement été affecté par le décret du calife Yazid contre les icônes. C'est pourtant dans un pays soumis à la juridiction ommeyade, la Palestine, qu'il rédigea ses traités sur les icônes mais dans une langue que l'Arabe ne comprenait point. C'est à Saint-Sabas qu'il écrivit les hymnes de Pâques, triomphe eschatologique dans un temps où les chrétiens de Syrie ne pouvaient entretenir aucune utopie historique. Figure glorieuse d'un grand intellectuel syrien engagé envers l'Imperium sans attache nationale pour une culture à transmettre aux nouveaux barbares, à tous les barbares qui jaillissent aux nouveaux tournants de l'histoire dans la fidélité à la foi nue et au milieu de la célébration.

Expansion violente de Rome et dissensions entre chrétiens

Il ne semble pas que ces chrétiens de Syrie aient ressenti l'Islam comme un danger réel. Pendant six ou sept siècles les chrétiens de l'Orient syrien constituaient encore 70 à 75 % de la population. Ni l'Egypte, ni l'Afrique du Nord n'ont aussi héroïquement résisté à la séduction islamique. Ce sont les monophysites qui semblent surtout avoir abandonné la foi. Notre fidélité s'explique-t-elle du fait que notre prospérité citadine nous permettait de payer les impôts de la dhimmitude, les non-chalcédoniens étant plus pauvres ? Ou était-ce chez le gouverneur arabe la crainte des menaces du basileus, je l'ignore. Le fait est que les orthodoxes, chez nous, ont davantage craint le Latin.

Dès la première croisade et la conquête d'Antioche, le patriarche et toute la hiérarchie, et ensuite tous les évêques de Jérusalem et de Chypre, furent chassés de leurs sièges et remplacés par des religieux occidentaux. C'est après la fin des croisades et le retour des musulmans au pouvoir que la hiérarchie orthodoxe a repris sa place et que l'Eglise orthodoxe fut de nouveau conduite par ses pasteurs légitimes. La quatrième croisade et la chute de Constantinople devalent mettre les orthodoxes devant le choix entre le Latin et le Turc.

La plaie béante dans nos chairs est celle qui est liée à l'expansion violente de l'Eglise de Rome. Cette Eglise, à partir du XIII^e siècle et jusqu'au XVIII^e, détacha du tronc des Eglises d'Orient des communautés où furent entretenues un droit canon, des pratiques et une spiritualité latines, la théologie scolastique décadente, qui affaiblirent la vision, la force et le témoignage de l'Orthodoxie. Je cite un auteur catholique: "Dans la foulée de l'uniatisme, dit Jean Corbon, et paradoxalement dans un désir généreux, mais aveugle, d'unité universelle, c'est l'invasion dans notre région des prodromes de l'oecuménisme occidental... Or c'est justement, continue-t-il, cette mentalité universaliste qui identifie inconsciemment la catholicité et l'administration universelle, qui entra sur la pointe des pieds en Orient au début du XIX^e siècle". L'Orient est devenu une mosaïque d'Eglises qui s'entredéchirent. Le témoignage de l'Eglise locale, le seul

vrai et fécond, n'est plus. Et le bavardage oecuménique actuel qu'on entend chez nous n'est qu'un masque qui cache une véritable désunion.

L'accusation contre les chrétiens faite par le Coran à cause de leurs dissensions garde toute son actualité. L'uniatisme qu'accompagne nécessairement une occidentalisation culturelle marque une plus grande absence à la réalité du monde musulman. Tout le christianisme est de plus en plus perçu par lui comme une éternelle croisade. Et parce que la papauté représente une force politique, c'est elle qui devient le partenaire inévitable de l'islam en quête de puissance. Nous nous trouvons confrontés à cette terrible ambiguïté de la rencontre des deux mondes dans l'opposition et la complicité.

"Des témoins selon le coeur de Dieu"

Là intervient la profondeur évangélique dans notre option. Nous avons refusé de prendre les armes pour prétendument défendre les chrétiens du Liban car la seule présence chrétienne est celle du Christ vivant en eux. Nous ne voulons pas transposer en milieu chrétien l'intégrisme déjà suffisamment répandu dans la région. L'intégrisme est, à plus ou moins brève échéance, guerrier. Le mal inhérent à cette option milicienne est moins dans le fait de la destruction et de la mort, de la désintégration d'un pays, de la haine implacable entre les factions parties en guerre au nom de Dieu que dans le concept même d'un combat mené comme une nouvelle croisade pour la liberté des chrétiens dont une grande partie ne se sentaient pas concernés par un conflit avec l'islam et encore moins avec les Palestiniens. Ce qui est grave, dans cette confusion moyenâgeuse des genres, c'est que l'Eglise maronite, dans la mesure où elle garde encore quelque autorité auprès de ses membres, est perçue par eux, selon un historien libanais contemporain, comme une fédération de tribus Vous comprenez pourquoi les orthodoxes, qui malgré toutes leurs vicissitudes ont gardé une conscience ecclésiale, se sont écartés viscéralement de cette option et ont adopté une position de médiateurs et d'artisans de paix. Les faits ont montré qu'ils ont eu raison. Nous sommes guéris de la fièvre politique. La politique est, chez nous, à l'origine de l'assassinat, du meurtre collectif, de la destruction systématique. D'où un certain désengagement dicté par le désir de la vie et une quête de la profondeur. La violence nous est apparue comme le domaine par excellence du démoniaque, la guerre comme un résultat inéluctable de nos péchés, l'éclatement de l'irrationnel dans le sang. Le Christ qui prend sur lui la violence des hommes est devenu notre seule ouverture.

Nous avons vécu cette guerre dans le chaos, mais dans la prière aussi. Des profondeurs de l'abîme, nous avons crié vers lui, et l'assemblée invisible des doux s'est constituée à cause de nos douleurs. Nous ne savons pas encore quelles frontières délimiteront le pays. Mais nous sommes persuadés que le dénuement du Christ sera notre seule richesse.

A travers l'Orient arabe, la question nationale ne sera pas la question majeure. La crise du peuple libanais et celle du monde arabe ne sera pas la crise nationale. Les forces vives de la région se placent en dehors de l'arabité. J'ignore si l'intégrisme, après une solution globale des problèmes du Moyen-Orient, restera un problème aussi aigu. Mais il n'en demeure pas moins vrai que nous revenons vers un certain Moyen Age, vers une forme de vie où les chrétiens, libres de toutes attaches politiques, devront renoncer au libéralisme occidental et traiter avec la société musulmane dans toutes ses démarches.

Dans l'humilité et non dans l'humiliation, je l'espère, dans la paix intérieure de nos âmes, nous voudrions devenir des témoins selon le coeur de Dieu.